

## Sommaire : texte poétique

François-René de Chateaubriand, <i>Le soir au bord de la mer</i>	p2
Forough Farrokhzad, <i>Le vent nous emportera</i>	p3
Pierre de Ronsard, <i>Ciel, airs et vents, plains et monts découverts</i>	p4
Charles Baudelaire, <i>Elévation</i>	p5
Emile Vehaeren, <i>Le vent</i>	p6
Honoré d'Urfé, <i>Je voudrais bien être le vent quelquefois</i>	p8
Auguste Barbier, <i>Mais, ô honte ! Paris, si beau dans sa colère,</i>	p9
Jean de Sponde, <i>Si c'est dessus les eaux que la terre est pressée</i>	p10
Emile Deschamps, <i>Comme quoi il fait toujours du vent autour de la cathédrale de Chartres</i>	p11
William Shakespeare, <i>Souffle, souffle vent d'hiver</i>	p12
Emile Vehaeren, <i>A la gloire du vent</i>	p13
Etienne Durand, <i>Esprit des beaux-esprits, vagabonde Inconstance</i>	p15

## Le soir au bord de la mer

Les bois épais, les sirtes mornes, nues,  
Mêlent leurs bords dans les ombres chenues.  
En scintillant dans le zénith d'azur,  
On voit percer l'étoile solitaire :  
A l'occident, séparé de la terre,  
L'écueil blanchit sous un horizon pur,  
Tandis qu'au nord, sur les mers cristallines,  
Flotte la nue en vapeurs purpurines.  
D'un carmin vif les monts sont dessinés ;  
Du vent du soir se meurt la voix plaintive ;  
Et mollement l'un à l'autre enchaînés,  
Les flots calmés expirent sur la rive.  
Tout est grandeur, pompe, mystère, amour :  
Et la nature, aux derniers feux du jour,  
Avec ses monts, ses forêts magnifiques,  
Son plan sublime et son ordre éternel,  
S'élève ainsi qu'un temple solennel,  
Resplendissant de ses beautés antiques.  
Le sanctuaire où le Dieu s'introduit  
Semble voilé par une sainte nuit ;  
Mais dans les airs la coupole hardie,  
Des arts divins, gracieuse harmonie,  
Offre un contour peint des fraîches couleurs  
De l'arc-en-ciel, de l'aurore et des fleurs.

François-René de Chateaubriand, *Tableaux de la nature*

Le vent nous emportera

[Consultable en ligne](#)

Forough Farrokhzad, *Une autre naissance*

## Ciel, air et vents, plains et monts découverts

Ciel, air et vents, plains et monts découverts,  
Tertres vineux et forêts verdoyantes,  
Rivages torts et sources ondoyantes,  
Taillis rasés et vous bocages verts,

Antres moussus à demi-front ouverts,  
Prés, boutons, fleurs et herbes roussoyantes,  
Vallons bossus et plages blondoyantes,  
Et vous rochers, les hôtes de mes vers,

Puis qu'au partir, rongé de soin et d'ire,  
A ce bel oeil Adieu je n'ai su dire,  
Qui près et loin me détient en émoi,

Je vous supplie, Ciel, air, vents, monts et plaines,  
Taillis, forêts, rivages et fontaines,  
Antres, prés, fleurs, dites-le-lui pour moi.

Pierre de Ronsard, *Les Amours de Cassandre*

## Elévation

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,  
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,  
Par delà le soleil, par delà les éthers,  
Par delà les confins des sphères étoilées,  
Mon esprit, tu te meus avec agilité,  
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,  
Tu sillones gaiement l'immensité profonde  
Avec une indicible et mâle volupté.  
Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides ;  
Va te purifier dans l'air supérieur,  
Et bois, comme une pure et divine liqueur,  
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.  
Derrière les ennuis et les vastes chagrins  
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,  
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse  
S'élancer vers les champs lumineux et sereins ;  
Celui dont les pensées, comme des alouettes,  
Vers les cieus le matin prennent un libre essor,  
- Qui plane sur la vie, et comprend sans effort  
Le langage des fleurs et des choses muettes !

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*

## Le vent

Sur la bruyère longue infiniment,  
Voici le vent cornant Novembre ;  
Sur la bruyère, infiniment,  
Voici le vent  
Qui se déchire et se démembre,  
En souffles lourds, battant les bourgs ;  
Voici le vent,  
Le vent sauvage de Novembre.

Aux puits des fermes,  
Les seaux de fer et les poulies  
Grincent ;  
Aux citernes des fermes.  
Les seaux et les poulies  
Grincent et crient  
Toute la mort, dans leurs mélancolies.

Le vent rafle, le long de l'eau,  
Les feuilles mortes des bouleaux,  
Le vent sauvage de Novembre ;  
Le vent mord, dans les branches,  
Des nids d'oiseaux ;  
Le vent râpe du fer  
Et peigne, au loin, les avalanches,  
Rageusement du vieil hiver,  
Rageusement, le vent,  
Le vent sauvage de Novembre.

Dans les étables lamentables,  
Les lucarnes rapiécées  
Ballottent leurs loques falotes  
De vitres et de papier.  
- Le vent sauvage de Novembre ! -  
Sur sa butte de gazon bistre,  
De bas en haut, à travers airs,  
De haut en bas, à coups d'éclairs,  
Le moulin noir fauche, sinistre,  
Le moulin noir fauche le vent,  
Le vent,  
Le vent sauvage de Novembre.

Les vieux chaumes, à cropetons,  
Autour de leurs clochers d'église.  
Sont ébranlés sur leurs bâtons ;  
Les vieux chaumes et leurs auvents  
Claquent au vent,

Au vent sauvage de Novembre.

Les croix du cimetière étroit,  
Les bras des morts que sont ces croix,  
Tombent, comme un grand vol,  
Rabattu noir, contre le sol.

Le vent sauvage de Novembre,  
Le vent,  
L'avez-vous rencontré le vent,  
Au carrefour des trois cents routes,  
Criant de froid, soufflant d'ahan,  
L'avez-vous rencontré le vent,  
Celui des peurs et des déroutés ;  
L'avez-vous vu, cette nuit-là,  
Quand il jeta la lune à bas,  
Et que, n'en pouvant plus,  
Tous les villages vermoulus  
Criaient, comme des bêtes,  
Sous la tempête ?

Sur la bruyère, infiniment,  
Voici le vent hurlant,  
Voici le vent cornant Novembre.

Emile Verhaeren, *Les villages illusoires*

## Je voudrais bien être vent quelquefois

Je voudrais bien être vent quelquefois  
Pour me jouer aux cheveux d'Uranie,  
Puis être poudre aussitôt je voudrais,  
Quand elle tombe en sa gorge polie.

Soudain encor je me souhaiterais  
Pouvoir changer en cette toile unie  
Qui va couvrant ce beau corps que je dois  
Nommer ma mort aussitôt que ma vie.

Ces changements plairaient à mon désir,  
Mais pour avoir encor plus de plaisir,  
Je voudrais bien puce être devenue,

Je baiserais ce corps que j'aime tant,  
Et la forêt à mes yeux inconnue  
Me servirait de retraite à l'instant.

Honoré d'Urfé, *L'Astrée*



Mais, ô honte ! Paris, si beau dans sa colère,

Mais, ô honte ! Paris, si beau dans sa colère,  
Paris, si plein de majesté  
Dans ce jour de tempête où le vent populaire  
Déracina la royauté,  
Paris, si magnifique avec ses funérailles,  
Ses débris d'hommes, ses tombeaux,  
Ses chemins délavés et ses pans de murailles  
Troués comme de vieux drapeaux ;  
Paris, cette cité de lauriers toute ceinte,  
Dont le monde entier est jaloux,  
Que les peuples émus appellent tous la sainte,  
Et qu'ils ne nomment qu'à genoux,  
Paris n'est maintenant qu'une sentine impure,  
Un égout sordide et boueux,  
Où mille noirs courants de limon et d'ordure  
Viennent traîner dans leurs flots honteux ;  
Un taudis regorgeant de faquins sans courage,  
D'effrontés coureurs de salons,  
Qui vont de porte en porte, et d'étage en étage,  
Gueusant quelque bout de galons ;  
Une halle cynique aux clameurs insolentes,  
Où chacun cherche à déchirer  
Un misérable coin de guenilles sanglantes  
Du pouvoir qui vient d'expirer.

Auguste Barbier, *La Curée*

## Si c'est dessus les eaux que la terre est pressée

Si c'est dessus les eaux que la terre est pressée,  
Comment se soutient-elle encor si fermement,  
Et si c'est sur les vents qu'elle a son fondement,  
Qui la peut conserver sans être renversée ?

Ces justes contrepoids qui nous l'ont balancée  
Ne penchent-ils jamais d'un divers branlement ?  
Et qui nous fait solide ainsi cet élément,  
Qui trouve autour de lui l'inconstance amassée ?

Il est ainsi, ce corps se va tout soulevant  
Sans jamais s'ébranler parmi l'onde et le vent,  
Miracle non pareil ! si mon amour extrême,

Voyant ces maux coulants, soufflants de tous côtés,  
Ne trouvait tous les jours par exemple de même  
Sa constance au milieu de ces légèretés.

Jean de Sponde, *Les Amours*

## Comme quoi il fait toujours du vent autour de la cathédrale de Chartres

En l'an du Christ quinze cent treize,  
Un jour, la Discorde & le Vent,  
Par la Beauce, tout à leur aise  
Cheminaient, au soleil levant.  
Devisant ensemble ; ils arrivent  
Dans la ville de Chartres ; puis,  
Après vingt cercles qu'ils décrivent,  
Ils prennent la Ruelle-au-Puits  
Qui longe, en étroite spirale,  
Le flanc nord de la cathédrale.  
La Discorde au Vent dit alors :  
« Attends-moi là, — j'ai quelque chose  
A dire aux chanoines, pour cause  
De service, — attends-moi dehors. »  
Se glissant sous le porche en mitre,  
La Discorde, à l'angle des tours,  
Entre tout droit dans le chapitre.  
Le Vent dehors l'attend toujours !  
C'est pourquoi fourrures de martres  
Et manteaux ne se quittent pas.  
Été comme hiver, sur le pas  
De la cathédrale de Chartres.

Emile Deschamps, *Le Parnasse contemporain*

## Souffle, souffle vent d'hiver

Souffle, souffle vent d'hiver;  
Tu n'es pas si cruel  
Que l'ingratitude de l'homme.  
Ta dent n'est pas si pénétrante,  
Car tu es invisible  
Quoique ton souffle soit rude  
Hé! ho! chante; hé! ho! dans le houx vert;  
La plupart des amis sont des hypocrites et la plupart des amants des fous  
Allons ho! hé! le houx!  
Cette vie est plutôt joyeuse

Gèle, gèle, ciel rigoureux,  
Ta morsure est moins cruelle  
Que celle d'un bienfait oublié.  
Quoique tu enchaînes les eaux,  
Ton aiguillon n'est pas si acéré  
Que celui de l'oubli d'un ami.  
Hé! ho! chante; hé! ho! dans le houx vert;  
La plupart des amis sont des hypocrites et la plupart des amants des fous  
Allons ho! hé! le houx!  
Cette vie est plutôt joyeuse.

William Shakespeare, *Comme il vous plaira*

## A la gloire du vent

- Toi qui t'en vas là-bas,  
Par toutes les routes de la terre,  
Homme tenace et solitaire,  
Vers où vas-tu, toi qui t'en vas ?

- J'aime le vent, l'air et l'espace;  
Et je m'en vais sans savoir où,  
Avec mon coeur fervent et fou,  
Dans l'air qui luit et dans le vent qui passe.

- Le vent est clair dans le soleil,  
Le vent est frais sur les maisons,  
Le vent incline, avec ses bras vermeils,  
De l'un à l'autre bout des horizons,  
Les fleurs rouges et les fauves moissons.

- Le Sud, l'Ouest, l'Est, le Nord,  
Avec leurs paumes d'or,  
Avec leurs poings de glace,  
Se rejettent le vent qui passe.

- Voici qu'il vient des mers de Naples et de Messine  
Dont le geste des dieux illuminait les flots;  
Il a creusé les vieux déserts où se dessinent  
Les blancs festons de sable autour des verts îlots.  
Son souffle est fatigué, son haleine timide,  
L'herbe se courbe à peine aux pentes du fossé;  
Il a touché pourtant le front des pyramides  
Et le grand sphinx l'a vu passer.

- La saison change, et lentement le vent s'exhume  
Vêtu de pluie immense et de loques de brume.

- Voici qu'il vient vers nous des horizons blafards,  
Angleterre, Jersey, Bretagne, Ecosse, Irlande,  
Où novembre suspend les torpides guirlandes  
De ses astres noyés, en de pâles brouillards;  
Il est parti, le vent sans joie et sans lumière :  
Comme un aveugle, il erre au loin sur l'océan  
Et, dès qu'il touche un cap ou qu'il heurte une pierre,  
L'abîme érige un cri géant.

- Printemps, quand tu parais sur les plaines désertes,  
Le vent froidit et gerce encor ta beauté verte.

- Voici qu'il vient des longs pays où luit Moscou,  
Où le Kremlin et ses dômes en or qui bouge

Mirent et rejettent au ciel les soleils rouges;  
Le vent se cabre ardent, rugueux, terrible et fou,  
Mord la steppe, bondit d'Ukraine en Allemagne,  
Roule sur la bruyère avec un bruit d'airain  
Et fait pleurer les légendes, sous les montagnes,  
De grotte en grotte, au long du Rhin.

- Le vent, le vent pendant les nuits d'hiver lucides  
Pâlit les cieux et les lointains comme un acide.

- Voici qu'il vient du Pôle où de hauts glaciers blancs  
Alignent leurs palais de gel et de silence;  
Apre, tranquille et continu dans ses élans,  
Il aigüise les rocs comme un faisceau de lances;  
Son vol gagne les Sunds et les Ourals déserts,  
S'attarde aux fiords des Suèdes et des Norvèges  
Et secoue, à travers l'immensité des mers,  
Toutes les plumes de la neige.

- D'où que vienne le vent,  
Il rapporte de ses voyages,  
A travers l'infini des champs et des villages,  
On ne sait quoi de sain, de clair et de fervent.  
Avec ses lèvres d'or frôlant le sol des plaines,  
Il a baisé la joie et la douleur humaines  
Partout;  
Les beaux orgueils, les vieux espoirs, les désirs fous,  
Tout ce qui met dans l'âme une attente immortelle,  
Il l'attisa de ses quatre ailes;  
Il porte en lui comme un grand coeur sacré  
Qui bat, tressaille, exulte ou pleure  
Et qu'il disperse, au gré des saisons et des heures,  
Vers les bonheurs brandis ou les deuils ignorés.

- Si j'aime, admire et chante avec folie  
Le vent,  
Et si j'en bois le vin fluide et vivant  
Jusqu'à la lie,  
C'est qu'il grandit mon être entier et c'est qu'avant  
De s'infiltrer, par mes poumons et par mes pores,  
Jusques au sang dont vit mon corps,  
Avec sa force rude ou sa douceur profonde,  
Immensément il a étreint le monde.

Emile Verhaeren, *La Multiple Splendeur*

## Esprit des beaux-esprits, vagabonde Inconstance,

Esprit des beaux-esprits, vagabonde Inconstance,  
Qu'Éole roi des vents avec l'onde conçut  
Pour être de ce monde une seconde essence,  
Reçois ces vers sacrés à ta seule puissance,  
Aussi bien que mon âme autrefois te reçut.

Déesse qui partout et nulle part demeure,  
Qui préside à nos jours et nous porte au tombeau,  
Qui fais que le désir d'un instant naisse et meure,  
Et qui fais que les cieus se tournent à toute heure,  
Encor qu'il ne soit rien ni si grand, ni si beau.

Si la terre pesante en sa base est contrainte,  
C'est par le mouvement des atomes divers,  
Sur le dos de Neptun' ta puissance est dépeinte,  
Et les saisons font voir que ta majesté sainte  
Est l'âme qui soutient le corps de l'univers.

Notre esprit n'est que vent, et comme un vent volage,  
Ce qu'il nomme constance est un branle rétif,  
Ce qu'il pense aujourd'hui, demain n'est qu'un ombrage,  
Le passé n'est plus rien, le futur un nuage,  
Et ce qu'il tient présent, il le sent fugitif.

Je peindrais volontiers mes légères pensées,  
Mais déjà le pensant, mon penser est changé,  
Ce que je tiens m'échappe, et les choses passées  
Toujours par le présent se tiennent effacées,  
Tant à ce changement mon esprit est rangé.

Ainsi depuis qu'à moi ta grandeur est unie,  
Des plus cruels dédains j'ai su me garantir, J'ai gaussé les esprits dont la folle manie

Esclave leur repos sous une tyrannie,  
Et meurent à leur bien pour vivre au repentir.

Entre mille glaçons je sais feindre une flamme,  
Entre mille plaisirs je fais le soucieux,  
J'en porte une à la bouche, une autre dedans l'âme,  
Et tiendrais à péché si la plus belle dame  
Me retenait le cœur plus longtemps que les yeux.

Donque fille de l'air de cent plumes couverte,  
Qui de serf que j'étais m'a mis en liberté,  
Je te fais un présent des restes de ma perte,  
De mon amour changé, de sa flamme déserte,  
Et du folâtre objet qui m'avait arrêté.

Je te fais un présent d'un tableau fantastique,  
Où l'amour et le jeu par la main se tiendront,  
L'oubliance, l'espoir, le désir frénétique,  
Les serments parjurés, l'humeur mélancolique,  
Les femmes et les vents ensemble s'y verront.

Les sables de la mer, les orages, les nues,  
Les feux qui font en l'air les tonnantes chaleurs,  
Les flammes des éclairs plus tôt mortes que vues,  
Les peintures du ciel à nos yeux inconnues,  
À ce divin tableau serviront de couleurs.

Pour un temple sacré je te donne ma Belle,  
Je te donne son cœur pour en faire un autel,  
Pour faire ton séjour tu prendras sa cervelle,  
Et moi je te serai comme un prêtre fidèle  
Qui passera ses jours en un change immortel.

Etienne Durand, *Stances à l'inconstance*